

Sophie Dieuaide

Je miaule si je veux!



casterman

Je miaule si je veux!

Casterman
Cantersteen 47
1000 Bruxelles

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-17059-9
N° d'édition : L.10EJDN002016.N001

© Casterman 2011 pour la première édition.
© Casterman 2018 pour la présente édition.
Achévé d'imprimer en mars 2018, en Espagne.
Dépôt légal : mai 2018 ; D.2018/0053/278

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.



Sophie Dieuaide

Je miaule
si je veux!



casterman

La belle vie

Elle était pourtant belle, ma vie ! Personne n'aurait imaginé que cela tourne au cauchemar. Personne, et surtout pas moi.

C'était Délice de Kitépat au thon le matin, croquettes aux légumes dans la soirée... Un bout de gigot par-ci, un joli morceau de jambon par-là, et toujours mon bol de lait, du lait entier de Normandie, s'il vous plaît.

Oui, des chats, j'en avais connu des plus malheureux. Le tigré des voisins du troisième, tiens, qui dormait sur le balcon été comme hiver. Des rustres, ces gens-là, y en a qui traitent mieux leurs géraniums. Et la Pompon du dentiste ? Déposée à la SPA pour une flaque de pipi sur un affreux tapis même pas beau...

Ma maîtresse à moi, Lucille (un prénom ravissant, non ?), était formidable. Toujours un mot aimable avec sa voix qui chante :

— Tu es làààà, mon minou ?

Chaque matin :

— Tu es làààà, mon minou ?

Bien sûr que j'étais là. Où je serais allé ? Je ne pouvais pas sauter du huitième pour le plaisir de l'exercice, c'est rare les chats parachutistes. C'était bête de me demander ça, mais c'était gentil, c'était agréable.

Elle était si attentionnée. Même pressée, jamais elle n'oubliait de brancher ma télévision. Jamais !

— Oh, là là, je suis en retard. Vite, vite... je te mets la deuxième chaîne, tu aimes bien France 2, hein, mon minou ?

Il y aura bientôt deux ans qu'ils m'ont acheté (très cher) dans un magasin chic des quais de Seine. Je n'étais déjà plus un chaton, disons un très jeune chat, mais j'étais adorable. Dès que je les ai vus arriver, j'ai su qu'avec eux, je pouvais tirer le gros lot... il faut dire qu'ils étaient venus sans la gamine. C'était un jeune couple charmant, elle surtout, dans un tailleur

framboise. Je me répétais : « Pourvu qu'ils me choisissent, pourvu qu'ils me choisissent... » J'ai eu une frayeur quand le mari a pointé du doigt mon voisin de cage, un siamois prétentieux qui n'avait pas deux sous de conversation. Le mari s'est approché pour mieux l'observer, niak ! j'ai mordu la queue du siamois. Il s'est hérissé comme un porc-épic.

— La sale bête ! s'est écrié le mari. Il m'a craché dessus !

J'ai miaulé misérablement.

— Le pauvre, s'est exclamée Lucille en me faisant un joli sourire. Il est terrorisé par ce vilain siamois. C'est lui que je veux. Il a l'air si... si sensible...

Et voilà comment, au milieu de quinze chats, pas tous futés, mais tous de race, Lucille m'a préféré, moi, Jackson. Oui, Jackson, c'est mon vrai nom, bien qu'elle m'appelle aussi Minou. Jackson comme un chanteur bruyant qu'elle écoute souvent. J'aurais préféré Hubert ou Anatole, quelque chose de plus élégant, mais il n'y a pas beaucoup de chanteurs qui s'appellent comme ça.

Dès le matin, confortablement installé dans mon fauteuil vert, je regardais la télévision. Les petites émissions pratiques sur le jardinage, la météo, les chansons du moment, et surtout la rubrique culinaire, j'adorais... Il y avait un jeune qui n'avait pas son pareil pour vous faire saliver avec ses petits plats. Je savais bien que c'est filmé ! Je ne suis pas comme cette pauvre Pompon qui croyait que les présentateurs habitent dans le poste, quelle sottise, paix à son âme ! Mais moi, je m'en léchais quand même les babines.

Parfois, je regrettais de ne pas pouvoir zapper, mes pattes glissaient sur les boutons de la télécommande. Les humains ne pensent jamais à nous quand ils fabriquent leurs machines. Puis les feuilletons pleins d'histoires d'amour romantiques commençaient et la journée s'écoulait ainsi, « tranquillote » comme dit ma Lucille.

En fin d'après-midi, la famille revenait au compte-gouttes. La peste d'abord, la Pauline, avec la jeune fille, puis ma Lucille, et lui toujours tard. Son mari Jacques rentrait de plus en plus tard. Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Il avait des problèmes de travail, il stressait ma Lucille :

— Le patron ne plaisante pas. Si je ne signe pas ce contrat avec les *States*, je suis mal...

Pour ceux qui n'y connaissent rien en affaires, les « States », c'est les États-Unis. Bref, les soirées étaient gâchées, Jacques se plaignait sans cesse, on n'entendait plus la télévision. Et ce qui devait arriver est arrivé. À cause de môssieur qui est nul en affaires, ma vie est devenue un enfer.

Il a attendu que Pauline soit couchée pour annoncer l'atroce nouvelle à Lucille :

— Je suis muté... une usine de province... Dans une semaine, on doit être à Grenneville-en-Beauce. Ils disent que dans peu de temps, il devrait y avoir un poste pour toi.

Hein ? Quoi ? Me faire ça à moi ? Grenneville-en-Beauce ? On n'allait quand même pas déménager ?

Je n'osais pas regarder Lucille.

— Ils nous ont déjà préparé une maison près de l'usine, a chuchoté Jacques. Il paraît qu'elle est jolie mais pas très moderne. Il n'y a pas de réseau, y a pas de télévision...

Mon poil s'est électrisé. Pas la télévision à Grenneville-en-Beauce ? Comment des endroits pareils pouvaient-ils encore exister ? J'aurais voulu crier : « Hé, ho ! C'est le troisième millénaire, Internet, l'ère du multimédia ! Réveillez-vous ! »

Et j'ai souri dans ma moustache. Ma maîtresse allait lui dire de partir sans nous, à môssieur le campagnard, de s'enterrer seul dans sa maison perdue au fond des bois.

J'ai dressé l'oreille, mais Lucille lui a dit en passant son bras autour de ses épaules :

— Ne t'inquiète pas. Nous avons si souvent parlé de changer de vie, c'est peut-être notre chance...

J'ai bondi, j'ai miaulé, je me suis frotté dans ses jambes, j'ai même sauté sur la table comme un vulgaire chat de gouttière, ma Lucille ne m'a pas compris.

— Descends de là, Jackson !

Puis elle a éclaté de son beau rire, pour lui, pour Jacques :

— Et tant mieux s'il n'y a pas la télévision. Et pas question qu'on l'installe, c'est l'occasion rêvée de nous désintoxiquer.

Nous désintoxiquer ! Ce soir-là, je n'ai pas touché à mes croquettes. L'estomac noué, un poids sur la poitrine, je ne me suis endormi qu'au petit matin. Le jour se faufilait déjà entre les lamelles des stores.

Bruce, chat des rues

C'est le lendemain, pendant leur petit déjeuner, que j'ai failli changer d'avis sur la gamine, sur la Pauline.

Je la détestais pourtant depuis mes tout premiers jours dans cet appartement. Pendant des mois, elle m'avait tripoté, porté, secoué, affublé de déguisements ridicules. Elle me couchait dans un lit de poupée, elle me promenait en poussette à fleurs. Si mademoiselle jouait à l'infirmière, qui se retrouvait couvert de bandelettes comme une momie ? Bibi. Si la princesse cuisinait dans sa dînette, une cuillerée de farine, une louche de confiture, deux tours de poivre, qui lui servait de cobaye ? Bibi. Il avait fallu un bon coup de griffe pour que ce cirque s'arrête.

— J'irai paaaaas... Jamais, je ne partirai jamais d'ici !

Je faisais une petite halte dans ma litière (en grains agglomérables, parfum citron) quand Pauline a poussé son cri.

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Son bol de corn-flakes a valsé à travers la cuisine. Ma maîtresse avait pourtant essayé de lui apprendre la nouvelle en douceur. On la ménageait, elle.

Pauline a hurlé le nom de ses copines, les Chloé, Olivia, Margaux qu'elle ne verrait plus de toute sa viiiiie à cause d'eux. Je l'encourageais, je miaulais comme un forcené.

— À cause de vous, je vais changer d'école, je vais devenir nuuuulle !

Aucun de ses parents n'a osé lui faire remarquer que la différence ne serait pas frappante.

— À cause de vous, je ne verrai plus ma mamiiiiie !

— Miaouuuu, miaouuuuu...

— Jackson, la ferme, a tonné Jacques.

Lucille était effondrée, j'ai dû attendre un temps fou mon Kitépat.

— Ta mamie viendra nous voir et tu inviteras tes amies, ma chérie. On ne va pas si loin... a menti Jacques.